

Robert Ledorze - Ginette Ledorze - Jocelyne Eve

Né en 1928

Entretien de Novembre 2016 à Dives-sur-mer

L'usine et les cités

Robert : « L'usine en 1891, il y avait juste un atelier et des cités en bois, des baraquements le long de l'usine, c'étaient des cabanes, ils appelaient cela « Nouméa ». Elles étaient à l'intérieur de l'usine. Les ouvriers étaient là pour le début de la construction de l'usine. Après, il y a eu la construction des premières cités. »

1891 – Construction de la rue Sainte Cécile et des cités côté port, Nouméa

1896 – Logements rue Georges Landry face à l'entrée de l'usine

1897 – Rue Saint-Henri, rue Saint-Eugène, rue de l'Avenir, rue de la Prospérité, rue du circuit.

Jocelyne : « Toutes ces cités étaient au-delà de la ligne de chemin de fer et c'est ce qui a été transformé en Port Guillaume aujourd'hui.

La première fois que je suis rentrée dans ce quartier-là, j'étais jeune, c'était noir partout, c'était horrible, j'en ai encore la vision ! »

1900 – Cités rue Saint-Jacques, rue Saint-Pierre, rue Sainte-Marguerite et rue Gorgeu

1910 – Construction d'une cité le long de l'usine côté port

1911 – Construction de la dernière tranche des cités rue Saint-Pierre, Saint Jacques et Sainte-Marguerite.

Ginette : « On aimait bien les saints à cette époque-là ... »

1913 – Construction d'un bloc de 4 logements pour la maîtrise, rue Gorgeu

1913 – Cités blanches et première tranche côté rue du Nord, rue des prairies

1915 – Construction d'un bâtiment rue du Nord servant d'hôpital, devenu cités ouvrière

Robert « L'hôpital avait été construit pour accueillir des blessés qui avaient été ramenés après la guerre 14, il a ensuite été transformé en logements bien avant 1940. »

1920 – Acquisition des cités Guesdon, groupement de 7 logements, pour la maîtrise.

Robert : « C'était dans l'impasse qui donne rue Secrétan. Le sous-directeur habitait rue Secrétan, en face du commissariat, les autres directeurs et ingénieurs étaient dans les grandes maisons, rue du Port »

1922 – Groupe de 17 logements, rue Sainte-Suzanne

Robert : « C'est la rue où je suis né, je la connais parfaitement. Elle allait du n° 2 au n° 34, j'habitais au n° 34. Jocelyne a habité au n°12. A cette époque-là il y avait beaucoup de familles nombreuses, les maisons de la rue Sainte-Suzanne n'avaient que 2 chambres et il fallait loger tout le monde. »

1924 – Construction d'un groupe de 24 logements, rue du Château d'eau, le long du canal

1925 – Construction d'un groupe de 22 logements, rue du Nord

1926 – Construction d'un groupe de 84 logements, rue des Brocs, des Buttes, de Bretagne, de Normandie, des Prairies, d'Auge, d'Aquitaine, du Chemin de fer

1930 – Construction d'un groupe de 64 logements, appelé « Camp Polonais », devenu Cités Jardin

Construction de 13 logements, rue Saint-Jacques

Construction de 45 logements appelés « Camp Marocain » situés entre la rue Sainte-Suzanne et le canal, devenu Centre d'Apprentissage.

Famille et logements

Robert : « Mes grands-parents sont arrivés dès 1891 dès l'ouverture de l'usine. Ils étaient logés rue Sainte-Cécile. Mon grand-père paternel, venait de Baud dans le Morbihan et mon grand-père maternel venait de Pavilly en Seine Maritime. Quand il est arrivé, mon grand-père paternel avait une fille, Louise, et deux gars, Emmanuel et Jean et mon grand père maternel avait deux filles Eugénie et Georgette et les deux gars Ledorze ont épousé les deux filles Bethon...

Mes parents ont eu la cité en 1926 dans les premières cités au 34, rue Sainte- Suzanne et ils y sont toujours restés. J'y suis né en 1928.

Mon père est décédé quand j'avais 7 ans et ma petite sœur avait 3 mois. Il a attrapé un chaud et froid dans les laminages et il est mort de la tuberculose à 35 ans, 3 jours après ma mère est entrée à l'usine, ce sont des jeunes, des personnalités et la famille qui nous ont élevés. A la suite de son décès, nous, les cinq enfants, nous avons été mis en préventorium et dans les colonies. Nous étions 5 enfants : un gars et quatre filles.

La vie dans les cités

• Chauffage

La maison rue Sainte-Suzanne avait une chambre à l'étage et en bas une cuisine et une pièce transformée en chambre où je dormais avec ma sœur la plus jeune. Ma mère dormait en haut avec mes sœurs. Quand il faisait froid l'hiver, il n'y avait que la cuisinière pour se chauffer, les carreaux étaient recouverts de glace, on dormait tous les six à l'étage, ils étaient quatre dans le même lit, tête-bêche ...

• Eau, électricité

Il n'y avait ni eau, ni électricité, on s'éclairait avec des lampes à pétrole et on allait chercher de l'eau à la pompe, il y avait deux pompes dans la rue, on y allait avec des seaux et des brocs. On se lavait dans un baquet une fois par semaine. C'est l'usine qui nous a installé l'eau, elle faisait les peintures, les travaux, ... »

• Lessive

Ginette : « On lavait le linge à la maison et au lavoir, on rinçait seulement le linge, on ne devait pas le laver là, on avait l'œil pour surveiller cela ...

On a eu l'eau dans les cités blanches bien avant que dans la rue Sainte-Suzanne.»

• Animaux

Robert : « Ma mère avait un chat qui était toujours sur la chaise derrière elle ».

Tout le monde avait des moules, des lapins, il fallait bien de nourrir. A l'arrière des maisons dans la rue Sainte Suzanne, il y avait un jardin pas si petit que cela et il y avait un poulailler.

• Courses

On achetait à crédit au charcutier, au boucher. La paye à l'usine était le 8 et le 23 du mois. Un jour, je devais avoir 15 ans, ma mère m'a envoyé chercher du jambon chez le charcutier avec le carnet. Il y avait plein de monde, il m'a demandé ce que je voulais, je lui ai dit 6 tranches de jambon et il m'a répondu :

« Tu diras à ta mère que tu auras du jambon quand elle aura payé ... ». Cela m'a marqué à vie.

Les loisirs

• Jeux

Robert : « On jouait tout le temps dans la rue. Derrière le canal, il y avait la maison des ingénieurs. On traversait le canal et on allait voler des cerises dans les jardins des ingénieurs. On lançait les chats morts et des rats morts dans le canal ... »

Ginette : « Je n'ai jamais connu la plage. On jouait dans la rue, aux billes,... On allait dans le champ à Gournel, l'hiver c'était gelé et on allait patiner.»

Jocelyne : « il y avait un ruisseau juste en contrebas. Quand j'étais toute petite, un jour, j'ai glissé et c'est Madame Spitcin, une brave dame russe ou polonaise, qui m'a sauvée.»

• Vélo

Jocelyne a eu un vélo pour son certificat d'études à 14 ans. ... Ginette n'a pas de souvenir de vélo, « j'en ai eu un mais on me l'a volé ou il est parti en réparation, je me souviens qu'il fallait aller faire les courses à pied et je traînais les pieds parce que je n'aimais pas cela ... ! »

• Noël

On avait une orange et un bout de chocolat.

Jocelyne : « J'ai eu un baigneur qui s'appelait Jean-Jacques, je l'ai toujours ! »

La vie autour de l'usine

• Les douches

Robert : « Il y avait des douches à l'usine, avec un côté hommes et un côté femmes. J'y allais parfois deux fois la semaine, le samedi et le dimanche. Ma mère y travaillait, elle faisait le nettoyage des douches après le passage des gens et moi je relevais sur un cahier le nom des personnes qui venaient prendre leur douche, et je leur donnais un jeton. Il y avait du monde car il n'y avait pas de douches dans les cités.

• Grèves de 36

J'ai passé ma première nuit à l'usine quand j'avais 8 ans. C'était pendant les grèves en 36. Mon grand-père était chauffeur à la Centrale à coke, à l'époque il n'y avait pas la Centrale électrique et il fallait maintenir le courant dans l'usine. Il m'avait fait un lit près du four et j'ai dormi ma première nuit à l'usine. Plus tard, j'y ai travaillé 42 ans.

• Beffroi

Ma mère travaillait dans le beffroi direction, aux cuisines de l'usine qui étaient au sous-sol et elle faisait les chambres.

Jocelyne : « J'ai un souvenir de la mère à Robert, je suis descendue la voir quand elle était aux cuisines de l'usine, il y avait de l'eau, elle était debout sur les planches et elle travaillait les pieds dans l'eau, c'est terrible. »

Robert : « Le sous-sol était souvent inondé, suivant les marées. La salle de restaurant était au rez-de-chaussée.

Les visiteurs qui venaient de Paris à l'administration de l'usine logeaient à l'étage du beffroi, ils mettaient leurs chaussures dans le couloir et il fallait cirer les pompes ...

• Dispensaire

Jocelyne : « Il était situé dans le beffroi dans la partie basse à gauche. On était soignés gratuitement Il y avait deux infirmières et un médecin, le docteur Mole, qui venait de temps en temps. Je me rappelle de Mme Deslande et Mlle Blavette. »

Colonies de l'usine

• Trézanne

Robert est allé dans les Alpes, à Trézanne près du Mont Aiguille. « On couchait sous des tentes, il y avait un ruisseau tout près, un jour il y a eu un orage, le ruisseau a débordé, on a dû monter dans le grenier du hangar. C'était super les colonies ! On faisait des randonnées en

montagne, des feux de camp, des jeux de piste, on montait le drapeau, ... Mes sœurs sont **allées en Suisse en famille d'accueil.** »

- **Clelles**

Jocelyne : « On partait en train de Dives, convoyés par la Croix Rouge et on était reçus dans leurs locaux à Paris, on repartait en train vers Grenoble puis en bus jusque la colonie de Clelles. C'était dans un château, il existe encore, ma sœur est allée sur le site et a demandé à le voir.

On avait des uniformes, pour les filles, des shorts et chemisettes : toutes les semaines on changeait de couleur, une semaine en rouge et une semaine en bleu. Les monitrices avaient elles aussi un uniforme, une robe bleu ciel. On se mettait en rangs au son de la cloche, on chantait, j'en ai de bons souvenirs. »

- **Ecole**

Jocelyne : « J'allais à l'école maternelle rue d'Hastings à pieds. La directrice était Mme Lécuyer, il y avait Mimi Guillam qui est devenue Mme Denis par la suite. »

Robert : « A l'école primaire, j'ai eu des maîtres comme ça ! Roger Corlet, Mme Pontais, Mme Fanion, Mlle Grelley qui a été directrice de l'école des filles et du collège. Ils habitaient presque tous à Dives. Les parents les rencontraient et parlaient de nous, il y avait du suivi. »

Catéchisme et communion

- **Catéchisme**

Robert est allé au catéchisme dans l'église, ça se passait à gauche sur des bancs. Ce n'était pas le même jour pour les filles, Jocelyne et Ginette sont allées à l'ouvroir, rue Sainte-Anne. La retraite de communion se passait au Cercle Jeanne d'Arc pour les garçons.

- **Communion**

Robert : « J'ai été baptisé et j'ai fait ma première communion mais pas la deuxième. Un jour, à la messe du dimanche, j'étais derrière l'autel et soi-disant je bavardais. Le curé m'a fait signe mais je n'ai rien vu. Il a arrêté la messe, m'a pris par l'oreille et m'a fait sortir ... Quand il est sorti, j'étais encore devant l'église, il m'a dit que je n'avais rien à faire ici, je lui ai répondu que la rue était à tout le monde.

Le Curé Trolong était un ancien militaire de l'aviation. Il était dur, rigueur, rigueur !

On allait aux vêpres le dimanche à 15 heures, c'était la corvée ! La seule chose que je savais c'était « Amen ».

- **Retraite**

Robert : « La retraite se passait au Cercle Jeanne d'Arc, rue de l'Hôtel de Ville, ils nous préparaient pour la communion.

Le jour de la communion, il y avait un défilé, on avait avec un cierge à la main. Les garçons avaient un brassard et les filles une robe en organdi avec un chapeau et une croix. L'aube est arrivée après.

Le premier du catéchisme récitait un acte que le curé choisissait au monument aux morts, il y avait aussi un acte au cimetière et un à l'église. Il y avait un examen au catéchisme avec une note sur 6 et un classement pour les 3 premiers. On disait que les enfants des commerçants étaient toujours les premiers car leurs parents faisaient des dons. Une fille, Fabienne Herbert, était d'abord allée à l'école publique puis à l'école privée l'année de la communion. Cette année-là, elle a eu le compliment. »

- **Repas de communion**

Jocelyne : « Il y avait plus de 100 communiants à cette époque-là ! Tout le monde allait au catéchisme et à la messe. C'était l'occasion pour les familles de faire un bon repas et des cadeaux : une gourmette, une montre, une chaîne en or, un Christ, ... Les parents économisaient pendant des mois pour cela. »

Robert : « Dans les cités, on montait une tente et on faisait le repas dans la cour. Quand il fallait aller aux vêpres, il y en avait qui étaient éméchés ! »

Patronage et colonies de la paroisse

- **Patronage**

Robert : « Le patronage, c'était au cercle Jeanne d'Arc, rue de l'hôtel de ville. On avait des séances de cinéma avec des films de Charlot, Narcisse. On faisait des balades dans la campagne jusqu'au château de Sarlabot, dans les bois des « Siloés » qui redescendent vers Houlgate, des jeux de piste ... »

- **Au Centre de jeunesse, rue Sainte-Suzanne**

Robert allait au centre Sainte-Suzanne. « Il y avait des colonies pour les garçons pendant deux mois. Ils nous faisaient chanter « Maréchal, nous voilà » dans les rues de Dives. »

- **Sarlabot**

La première fois que j'y suis retourné après la guerre, tout était sorti dehors et il y avait le piano également dehors !

Communautés

- **Marocains**

Les Marocains étaient juste derrière la rue Sainte-Suzanne. Ils avaient un baraquement qui leur servait de cantine et qui plus tard a servi au centre de jeunesse.

Robert : « On jouait dans leur local mais quand ils faisaient leurs prières, on ne les embêtait jamais. Ils étaient en burnous. On n'a jamais eu de problèmes avec eux. Plus tard ils ont été transférés aux cités jardin.

Quand ils fêtaient Aïn El Kebir (la fête du mouton), ils nous invitaient. Ils se réunissaient à la cantine et ils faisaient cuire le mouton. Ils nous donnaient des dattes et du mouton.

Le lendemain de la paye, il y avait des femmes qui venaient du Havre voir les Marocains. Nous, on voyait arriver les filles, on ne savait pas pourquoi elles venaient ...

Jocelyne : « Pendant la guerre d'Algérie, il y a eu un arabe, Kaloua, qui a dépecé une femme. Elle a été retrouvée dans un caniveau. Les Algériens venaient d'Algérie pour chercher de l'argent et ils refusaient d'en donner. Ils se bagarraient entre eux. Ce sont des drames que l'on essaie d'oublier. »

- **Polonais**

Jocelyne : « Les Cités Jardins, c'était un camp polonais. Il y avait aussi un baraquement polonais derrière la rue du Nord. Grand-père a eu un œil crevé suite à un incident dans les cités. J'ai entendu dire qu'il avait reçu un coup de fourche suite à une bagarre avec un Polonais.

Pour moi, les Polonais se sont adaptés très vite. Il y en a beaucoup qui sont restés, il suffit de voir les noms. Ils faisaient leur communion entre eux, ils mettaient leur costume national, c'était magnifique ! Le dimanche, le service polonais était juste entre les nôtres. Ils avaient même un prêtre qui venait.

Robert : « J'avais des copains polonais à l'école, ils étaient très bons en classe. Certains sont repartis en Pologne, je les ai regrettés. Nous sommes restés en communication au début et puis cela s'est estompé.

Il y avait un interprète polonais, dans le baraquement de la rue du Nord. »

J'allais chercher le journal chez le libraire, M. Wassilevsky, Il me disait avec un fort accent « *Pas arrivé le journal, Ledorze* »

- **Allocations**

Ginette : « Chez Vacher, le libraire, on allait tous les mois chercher les allocations familiales, il était délégué par les Allocations familiales pour les distribuer et tous les mois, on faisait la queue pour les avoir.

Plus tard, c'est arrivé par la Poste ».

La guerre

- **Cantine**

Robert : « Pendant l'occupation, l'usine était fermée et ma mère était embauchée à la cantine. La cuisine était dans le sous-sol de la mairie. Il y avait un demi-étage et le réfectoire était dans la salle du conseil municipal actuel avec un côté pour les garçons (dans la salle du conseil municipal actuel) et un côté pour les filles. Il y avait un monte-charge.

Ginette : « On avait un verre de cidre. J'ai été punie car j'avais trempé mon pain dans mon verre de cidre, j'ai dû rester debout sur un banc, j'avais déjà bu mon cidre avant de manger ... »

Robert : « Le conseiller municipal Lavinay surveillait la cantine, il avait l'œil partout. Pour nous punir, il mettait les gars chez les filles ! Il y avait le père Touin qui gardait aussi. »

- **Vie pendant l'occupation**

Robert : « Pendant la guerre, quand la marine bombardait Tournebride, ça tombait ! Ma mère nous disait de venir nous mettre dans le poulailler qui était dans le fond du jardin. Je ne suis pas sûr qu'on y était plus à l'abri ...

J'allais chercher du pain à vélo à Trouville avec le frère de François Giffard car on pouvait y avoir du pain sans ticket. Sur le chemin du retour, il y a eu un bombardement, on s'est jetés dans les fossés et le pain était mouillé.

Ma mère mesurait le pain, quand elle partait travailler, on prenait une ou deux tartines, on effaçait le trait et on en refaisait un ...

Les Allemands avaient mis un canon devant l'usine. Un jour, il y a eu un tir et un jeune Divais a été tué, il s'appelait Gondouin. Toute ma famille a cru que c'était moi car j'avais l'habitude d'aller traîner partout. Les Allemands étaient très nombreux, ils faisaient des matchs de foot.»

Jocelyne : « On est arrivés rue Sainte-Suzanne en 1942, j'avais 4 ans. Un jour, les Allemands sont arrivés chez nous. Ma mère était là avec mon grand-père, mon père était prisonnier en Allemagne. Il y avait un officier et je me souviens qu'il avait son pistolet à la ceinture, c'était impressionnant. Il voulait nous mettre une amende car on voyait de la lumière du dehors et comme c'était le couvre-feu on avait l'obligation de calfeutrer les carreaux. En fin de compte, ce n'était pas chez nous, c'était chez la voisine et c'est elle qui a payé l'amende.»

- **Evacuation de Dives**

En juin 44, on a été évacués, on a été à pied jusqu'à Tillières-sur-Avre, il a fallu marcher 4 ou 5 jours. Jocelyne était petite mais elle s'en souvient ainsi que des bombardements subis sur la route. Robert était bien logé dans la maison du directeur. « Quand il y avait des alertes, on couchait dans les champignonnières. »

Jocelyne : « Sur la route, dans les villages, les gens nous donnaient du lait et à manger, on couchait dans le foin, on attrapait des poux. A Tillières, j'ai encore failli me noyer dans le lavoir et c'est une brave femme qui m'a sortie par les cheveux. J'ai encore la sensation de partir !».

Fin août 1944, Robert a fait le retour en vélo avec Biennassez, il avait la remorque, sa cousine Solange était dans la remorque et moi je pédalais. J'avais une chienne, Mirette, on l'avait laissée quand on était partis de Dives et la première chose que j'ai vue en revenant dans la rue Sainte-Suzanne, c'était elle. »

Cuivre de l'usine

Robert : « L'usine de Dives fabriquait des tôles et on avait pris un contrat avec les américains pour des tôles cercueil. Elles avaient des dimensions particulières. On envoyait un wagon tous les deux mois, une trentaine de tonnes, à un transitaire qui expédiait en Amérique. Avec les tôles, les Américains fabriquaient des cercueils et ils les exposaient. Les gens venaient essayer le cercueil et l'achetaient à crédit avec une assurance.

J'étais le commercial et tous les mois j'allais au siège à Paris, j'y ai vu des photos du représentant de Cupralex, la branche exportation de Tréfinmétaux, on voyait des gens assis ou couchés dans le cercueil, ils choisissaient leur modèle !

L'usine de Dives expédiait dans le monde entier, au Maroc, en Allemagne. Une année, on est allés en vacances en Autriche. Dans une vallée, il y avait des clochers d'églises catholiques et protestantes, tous les clochers étaient en cuivre. Ils étaient rouges ou verts suivant le rite et ils étaient tous en cuivre de l'usine de Dives.

Le faîtage et les gouttières de ma maison sont aussi en cuivre ! »

La vie était solidaire, on se serrait les coudes !